

Le voyage ou les illusions de la communication

Jean Libis

Doutor; Université de Bourgogne, Dijon, França
j.libis@wanadoo.fr

Résumé

En France et bien au-delà, le voyage est devenu aujourd'hui l'objet d'un engouement qui, davantage encore qu'un phénomène de mode, semble constituer un des ingrédients fondamentaux des mœurs contemporaines. Les raisons invoquées par les innombrables nomades occasionnels appartiennent au registre de la communication : il s'agit, disent-ils, d'aller à la rencontre de l'Autre dans un vaste souci de culture et d'humanisation. Cette vision rassurante des choses peut-elle et doit-elle pour autant nous satisfaire ? Dans une diatribe célèbre, l'anthropologue Claude Lévi-Strauss a fustigé cette vaste obsession de la transhumance. Et le philosophe Jean Brun a déployé une interprétation particulièrement réductrice des vagabonds de l'Occident, taraudés par la finitude fondamentale de leur être-au-monde. Certes, il a existé, et il existe d'authentiques voyageurs ouverts au désir de l'inconnu et exposés aux risques qui lui sont concomitants. Et il est possible, comme le laisse surgir le journal de voyage de Heidegger, que le voyage authentique soit celui qui nous met en présence, fût-ce fugitivement, non d'une déambulation perpétuelle, mais d'un ontologique recentrage.

Mots-clés

Voyage. Exploration. Tourisme. Mimétisme. Enracinement.

1 Introduction

L'ouvrage le plus célèbre de Claude Lévi-Strauss, à savoir *Tristes Tropiques* (1955, p. 9), prend son envol sur une phrase stupéfiante : « je hais les voyages et les voyageurs ». Pointe de provocation mise à part, cette affirmation devrait terrifier tous ceux qui voient dans Lévi-Strauss un thuriféraire des explorateurs de tout poil et, par extension, une caution

pour tous nos contemporains, innombrables, qui estiment peu ou prou que le voyage est le signe patent d'une post-modernité chic, émancipée et intelligente.

L'ethnologue enfonce le clou. Il dit avoir honte et dégoût à raconter ses voyages, saturé de détails insipides et d'événements insignifiants. Sans doute se souvient-il de ces innombrables journées rongées par l'attente, l'ennui, la fièvre, le froid. Par essence, tout voyage est inconfortable dès lors qu'il se propose comme but d'étendre le champ de la connaissance. Toutefois plus subtilement, il a foncièrement compris à quel point le métier d'ethnographe, et par extension celui d'ethnologue, est menacé de l'intérieur par une multitude d'obstacles épistémologiques. Une bonne part de *Tristes tropiques* est occupée par une ample réflexion sur les obstacles épistémologiques rencontrés par l'ethnologie, à la fois sur le terrain, et dans l'élaboration d'un arsenal conceptuel qui soit scientifiquement recevable. Le plus insidieux de ces obstacles est peut-être celui qui pousse le chercheur vers la quête d'une mystérieuse altérité. Il est difficile d'échapper au mirage exotique, plus difficile encore d'échapper de nos jours à une sorte de xénophilie qui incline à un amour de l'étranger, venu compenser la xénophobie dont l'actualité occidentale est si lourdement chargée.

Sur toutes ces questions, Lévi-Strauss s'exprime avec une précision surprenante. Le métier d'ethnologue est truffé de difficultés et de pièges, et par là même on comprend volontiers que l'anthropologue exigeant ressent de l'irritation à l'égard des ethnographes amateurs qui bâclent leurs pérégrinations et font moisson de photographies bigarrées qui feront la joie des soirées culturelles dans les petites villes de province. Il le dit en des termes un peu rudes : «L'Amazonie, le Tibet et l'Afrique envahissent les boutiques sous forme de livres de voyage, comptes rendu d'expédition et albums de photographies où le souci de l'effet domine trop pour que le lecteur puisse apprécier la valeur du témoignage qu'on apporte.» (LÉVI-STRAUSS, 1955, p. 10).

Il écrivait ces lignes en 1955. Que n'a-t-on pas à dire aujourd'hui au beau milieu de l'année 2017, alors que les agences de voyages fleurissent comme pâquerettes au soleil et que la plupart des conversations mondaines font du voyage leur terrain d'élection, nouveau divertissement des temps modernes dont celui qui n'a pas médité Blaise Pascal ne mesure pas la malignité cachée.

2 Le voyageur en son essence

La notion de voyage est évidemment bien trop élastique et subsume en elle des acceptions suffisamment multiples pour qu'on ne la réduise pas trop vite à une signification unilatérale. Il existe en effet le voyage d'affaire, le voyage d'agrément, le voyage de noces, le voyage au bout de la nuit, le voyage d'exploration, le voyage scientifique, le voyage du soldat, le voyage sans retour. Chacun d'entre eux contient sa spécificité et ses déclinaisons, qu'on ne peut pas ici passer précisément en revue. À simplement contempler cette liste hétéroclite, on y voit affleurer le prosaïque, l'exotique, le comique, le bouffon, le mélancolique, le tragique enfin.

Cependant on peut tenter de cerner une essence de ce que serait la voyage pris dans sa source et sans doute dans ses tréfonds historiques. Les sociétés élémentaires, que Lucien Lévy-Bruhl nommait primitives et qu'on a eu ensuite tendance à euphémiser en sociétés archaïques ou traditionnelles, sont essentiellement données à l'observation comme des sociétés sédentaires. Toutefois le débat anthropologique laisse entrevoir que des formes très anciennes de nomadisme se déploient à l'époque du néolithique et qu'elles constituent sans doute des formes archaïques, originelles en quelque sorte, de socialité. Nous n'avons pas ici à aborder ce débat qui appartient aux spécialistes et s'avère d'une technicité spécifique.

Ce qu'on peut en revanche repérer, c'est que l'Antiquité classique voit surgir des figures prototypiques de voyageurs dont les destinées, les trajectoires et éventuellement les écrits permettent de repérer ce qu'on pourrait appeler le voyageur en son essence. Confronté à l'inconnu dans son indétermination radicale, il est mû à la fois par la curiosité, par le goût du bizarre voire du tératologique, par le sens du défi, et par un mystérieux désir qui ne se réduit sans doute pas à des catégories psychologiquement déterminées. Le cas d'Hérodote, qui aurait atteint en haute Egypte le niveau de l'île Eléphantine à quelques 1000 kilomètres du delta du Nil, est révélateur d'un homme qui semble authentiquement fasciné par l'altérité, en laquelle il voit volontiers surgir les déclinaisons du bizarre. Voici comment Jacqueline de Romilly cerne ses entreprises :

Sur ses voyages, leur date, leur étendue, on cherche dans son œuvre quelque réponse, avec plus ou moins de bienveillance préalable. Il est certain qu'il fit d'immenses voyages, en un temps où voyager était réellement une aventure, sans visas ni passeports, mais longue, lente et dangereuse (ROMILLY, 1964, p.7).

Une aventure longue, lente et dangereuse : les termes sont posés à travers lesquels les modernes et les contemporains ne cesseront de projeter leurs fantasmes dans un souci d'imitation tellement éloigné du modèle qu'il en devient méconnaissable.

Dans le contexte de l'Antiquité méditerranéenne, le cas d'Alexandre le Grand offre un paradigme tout à la fois semblable et cependant différent de celui d'Hérodote. Si ce dernier peut apparaître comme le précurseur lointain du savant anthropologue, Alexandre est à la fois le conquérant et l'homme de la transgression perpétuelle. Selon l'historien latin Flavius Arrien (1954¹, apud BRUN, 1976), Alexandre était en proie au *pothos*, c'est-à-dire à la frénésie d'aller toujours plus loin sur le mode de la conquête. Il est donc l'archétype du guerrier voyageur, possédé par le désir inconscient d'un voyage sans retour. Comme le dit Jean Brun, l'idée d'un impérialisme macédonien est impuissante à elle seule à

[...]expliquer pourquoi ce jeune homme de 22 ans quitta sa capitale de Pella en 334 pour ne plus jamais y revenir et pour mourir onze ans plus tard après avoir parcouru plus de 21000 kilomètres et conduit ses troupes jusqu'à l'Indus sans se soucier vraiment de l'avenir de son empire. (BRUN, 1976, p. 25).

De tels exemples², estompés par la profondeur du temps, hantent l'inconscient de nos contemporains. Ces derniers oublient que le voyage est d'abord une souffrance physique, une exposition et une épreuve du corps. Dans son journal de voyage en Italie³, Michel de Montaigne évoque les derniers jours du périple. À Lyon, le 10 novembre 1581, aux portes mêmes de la mauvaise saison, il achète trois « courtauds »⁴ et un « cheval de pas » avant de traverser le Massif central. Difficile à imaginer pour un moderne qui voyage en wagon chauffé. Il arrive à Clermont le 19 novembre : «Il faisait tant de neije et le temps si aspre de vant froit, qu'on ne voïait rien du pays.» (MONTAIGNE, 1962, p.1340). Le philosophe ne se plaint pas des conditions de route. Il note cependant cette chose révélatrice : «Plus je m'approchais de chez moi, plus la longueur du chemin me semblait ennuyeuse.» (MONTAIGNE, 1962, p. 1340). Ce qui laisse à penser que le retour au gîte devient à son tout une urgence, au terme d'une pérégrination moins fondée sur la découverte proprement dite que sur l'actualisation d'un complexe de culture : un gentilhomme se doit d'avoir visité l'Italie. Chez Montaigne toutefois, on ne peut mettre en

¹ ARRIEN, Flavius. **The anabasis of Alexander**. London : William Heinemann, 1954.

² On pourrait évidemment les multiplier, aussi bien dans l'Antiquité que dans la période de la Renaissance occidentale.

³ Sur les raisons de ce voyage, il est intéressant de lire l'Introduction de Maurice Rat, in *Œuvres complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1962.

⁴ Le terme désigne un petit cheval robuste porteur de bagages.

doute le goût affirmé du philosophe pour l'exhibition de la diversité des mœurs dont ses écrits sont constellés.

Le voyageur authentique subsiste à travers Montaigne. Comme il subsiste à travers les écrits contemporains d'un Théodore Monod, explorateur inlassable du Sahara. Dans l'un de ses derniers récits, Monod dévoile très exactement sa finalité, du moins celle qu'il énonce consciemment : «J'avais un but, selon moi essentiel et sans lequel aucun voyage n'a d'intérêt : l'étude scientifique.» (MONOD; GOUVENAIN, 1996, p. 16). Le propos très direct peut certainement déconcerter les milliers de voyageurs d'occasion qui sillonnent le monde aujourd'hui et dont je parlerai dans le paragraphe suivant. De fait, Monod déploie une attention extrême à la connaissance du terrain, laquelle exige des repères, des mesures et tout un travail de quantification, de cartographie, d'analyse des minéraux. Certes le voyageur du désert ne se prive pas de se laisser captiver par la beauté des dunes à toutes les heures du jour, par les ondulations du terrain, par la courbure des formes, par la gamme immense des couleurs qu'il tente de consigner dans un dispositif verbal impressionnant. D'autant plus que le désert est évidemment à lui tout seul une mine de sensations, d'images et de représentations qui constituent un champ perceptif unique en son genre. Mais ce qui est troublant dans les écrits de Monod, c'est qu'il y exprime une souffrance du corps, souvent lancinante et retorse. Ni la marche à pied, ni le parcours à dos de chameau, ni l'alternance de l'un et de l'autre, ne parviennent à éviter toute une gamme de souffrances sur laquelle le journal de bord de l'explorateur revient de façon insistante et même répétitive. À cela se mêle une angoisse sourdement exprimée : «Il arrive qu'une caravane s'égare dans le Mreyyé; elle disparaît alors jusqu'au dernier homme.» (MONOD; GOUVENAIN, 1996, p. 47).

Un touriste averti en vaut deux. Et il a généralement lu, sinon Saint-Exupéry, du moins Le crabe aux pinces d'or de Hergé. Voyons-le maintenant en action.

3 L'âge d'or des imitateurs et la fascination de la transhumance

Dans la France d'aujourd'hui⁵ un phénomène est repérable avec une netteté extraordinaire : c'est la place qu'occupent les voyages dans les conversations, dans les emplois du temps et dans le budget de nos concitoyens. Cette frénésie touche une grande partie de la population et celui qui n'y participe pas, ou qui à tout le moins conserve ses

⁵ Il va de soi que ce phénomène n'est pas spécifiquement français et qu'il a par nature une vocation précisément mondialiste.

distances, passe pour un péquenaud ou pour un esprit rétrograde. Une pulsion consumériste est à l'œuvre dans cette boulimie, que traduit d'ailleurs une expression courante : on fait la Bolivie, le Kamtchatka, les îles Féroë. Des phénomènes de mode, surprenants mais subrepticement orchestrés par les agences de voyage, se renouvellent d'année en année. En 2015, l'Islande est à la page ; et en 2016, c'est l'île de Cuba, veuve du lider maximo dont l'évocation tout à la fois irrite, fascine, et caresse des nostalgies inavouables. Il faut noter aussi des destinations pour le moins surprenantes : le Groënland notamment, avec étape obligatoire dans l'igloo et dévotion à la graisse de baleine. À quand un voyage organisé aux îles Kerguelen? Celui qui se contente de voyager en Europe a désormais un profil un peu ringard, on n'ose pas dire réactionnaire.

Un de mes amis, lui-même voyageur occasionnel, résume joliment la situation: «Aujourd'hui les retraités voyagent. C'est un consensus.»

Analyser les motivations intimes de cette vaste transhumance exigerait une enquête sociologique précise qui n'est pas possible ici. Par approximation, on peut se contenter d'interroger les voyageurs et de leur demander ce qu'ils recherchent essentiellement dans les voyages. Les réponses les plus fréquentes mettent en avant les ingrédients suivant : curiosité d'esprit, découverte d'autres cultures, ouverture à l'altérité. Certains vont même jusqu'à dire qu'il s'agit éventuellement d'aider certaines populations dont la situation économique est difficile.

En somme les raisons avancées sont essentiellement : le désir d'acculturation, le refus de l'ethnocentrisme, la visée potentiellement humaniste. Aucune de ces raisons n'est mauvaise en soi et de nombreux voyageurs sont assurément sincères en les formulant. Il s'agit bien, du moins dans les formules exprimées, d'accroître nos possibilités de communication : géographiques, culturelles, linguistiques et même, à la limite, religieuses et philosophiques. Conçus sous cet angle, les voyages présentent ainsi leurs lettres de noblesse. Elles semblent s'accorder avec l'esprit du temps, sous le signe omniprésent autant que nébuleux de la sacro-sainte mondialisation. Qui sait au juste ce qu'est la mondialisation, mais en épousant sa cause, le voyageur se sent porté par la modernité et par le sens de l'Histoire?

On ne peut s'empêcher de penser que des motivations moins avouables et moins avouées, souvent inconscientes d'elles-mêmes, se mêlent aux bons sentiments humanistes. Le voyage organisé est l'occasion de rencontres et d'aventures discrètes, qui donnent du piment à une quotidienneté qui aurait tendance à s'enliser dans la morosité. Sont également

valorisées, et l'on n'y verra pas forcément malice, les qualités de restauration et d'hébergement, proposées dans des registres de prix qui intéressent bougrement le tourisme de masse. Les voyageurs d'aujourd'hui se livrent à cet égard à de curieuses joutes verbales. Il s'agit de montrer qu'on a su voir le plus intéressant, là où les autres sont passés à côté de l'essentiel. «Comment ? vous n'avez pas visité le baptistère de Lucques ? Ni les thermes romains de Caracalla?». À quoi aurait répondu une dame à bout d'argument : « Oui, mais le Pape était compris dans le prix...»⁶.

Valorisation de soi et divertissement nous éloignent bon gré mal gré du souci de la communication. De nombreux voyageurs – je les appellerai des pèlerins - ne font pas mystère de leur quête du divertissement, et comme ils n'ont pas forcément lu Blaise Pascal, ils ne saisissent pas clairement que le divertissement est l'art de tourner le dos à la conscience de soi, l'art de s'étourdir et de s'éloigner de la condition humaine. Sans doute, ainsi que Nietzsche n'a cessé de nous le dire sous différentes formes, l'être humain a besoin de voiler le principe de réalité, sous peine d'exposer son propre instinct de vie au risque extrême du grand dégoût. Mais alors, et en règle très générale, on ne peut pas s'adonner à la pratique du voyage pour se réclamer haut et fort d'une éthique de la communication.

Le guide de voyage, comprenons ici le livre de chevet du pèlerin, dont l'édition est aujourd'hui lucrative, sert d'intermédiaire et peut-être de masque entre le voyageur et le monde qu'il visite. Dans un petit ouvrage savoureux, Vincent Noyoux évoque son expérience, pour le moins contrastée, de rédacteur de guides de voyages. Il raconte comment il est envié et entouré dans les dîners en ville. «Qui n'a jamais rêvé d'être comme lui (le rédacteur professionnel), libre, insouciant, prêt à tous les voyages, paré à toutes les aventures?» (NOYOUS, 2011, p. 8.). En réalité, la rédaction d'un guide voyage est fortement codifiée: il s'agit d'abord de faire rêver et de solliciter un désir, qui ne préexiste pas toujours à la lecture du guide. Sur le terrain, la réalité pour le découvreur professionnel est loin d'être toujours exaltante, et le livre fourmille d'anecdotes pittoresques. Les curieux demandent souvent au professionnel s'il prend soin de tout visiter ! À quoi celui-ci répond que pour un musée de l'Ermitage, combien de musées du sabot ? Sans compter la gamme d'expériences ambiguës ou négatives engrangées sur le terrain: la soif, la peur, l'univers des gargottes, les rencontres patibulaires, les cafards et la plage blanche introuvable dans le grand sud marocain.

⁶ Cette anecdote croustillante m'a été rapportée par Guy Grand, Inspecteur général honoraire, et lui-même voyageur expérimenté.

Le désir de tout voir est curieusement inscrit dans la mentalité de certains pèlerins, dont les plus volatiles rêvent de faire le tour du monde. Outre que cela est strictement parlant impossible et présente en soi un intérêt contestable, il désigne non une curiosité véritable mais une absence troublante de discernement. La vérité est que le voyageur d'aujourd'hui est largement manipulé et que la communication des hommes et des cultures entre eux s'avère souvent n'être qu'un alibi formel.

4 Les vagabonds de l'Occident

Les descriptions précédentes portent surtout sur le voyageur contemporain, saisi malgré lui par une idéologie qui se rattache à ce qu'on a pu appeler le bouguisme et qui pèse sur ses mœurs dans une optique consumériste dont il ne décrypte pas toujours les filets. Plus radicale encore est la critique qui suit et dont nous emprunterons les éléments à un ouvrage du philosophe Jean Brun, paru en 1979, mais qui n'a rien perdu de sa superbe. L'ouvrage s'intitule à dessein *Les vagabonds de l'Occident*.

La thèse de Jean Brun s'appuie sur la notion de finitude qui constitue selon lui la dimension fondamentale et irréductible de la condition humaine. Elle ne signifie pas seulement que l'homme n'est pas un dieu et qu'il est taraudé par le désir, mais aussi que l'ensemble des techniques qu'il met en œuvre pour dépasser ses propres limites ne parvient jamais à créer un univers qui serait celui de la complétude. Fini dans le temps, dans l'espace et dans son propre corps, l'homme est obsédé par le désir de transgresser toutes ses limites et de nier sa finitude fondamentale. Il est, comme l'écrit Jean Brun, harcelé de pulsions centrifuges. En d'autres termes : «L'homme est toujours en voyage vers le Tout-Autre...» (BRUN, 1976).

Il ne s'agit pas ici d'une simple métaphore. C'est le voyage dans son ensemble, quels que soient sa forme et le but qu'il se propose, qui incarne et met en œuvre la pulsion métaphysique de la condition humaine. Les déterminations physiques de l'homme constituent un corset, une gaine, une gousse ou encore pour reprendre une belle expression du philosophe, une tunique de Nessus que l'impétrant cherche en vain à arracher. Dès lors, ce n'est pas seulement le voyage au sens habituel qui est l'expression de ce que nous avons appelé une pulsion métaphysique ; c'est l'histoire elle-même qui est identifiée à un voyage, dès lors qu'on lui attribue abusivement une finalité et un sens. La modernité est l'éclosion de cette illusion portée à son incandescence.

En son fond, la thèse de Brun est grecque, comme est grecque la thèse de Heidegger selon laquelle la philosophie en son origine se déploie d'emblée comme une instance métaphysique, autrement dit un processus de mise à distance. Avant même que la révolution copernicienne donne au voyage une ouverture inimaginable, la pensée occidentale a érigé ses héros de la pérégrination : Ulysse dans le monde grec, le Juif errant dans la tradition judaïque, le chevalier du Graal dans le monde médiéval et chrétien. D'emblée la culture occidentale a ses voyageurs paradigmatiques, héros mythologiques en quête d'aventures et de lieux sacrés, voire du lieu sacré qui dans l'accomplissement mettrait un terme à toutes les divagations antérieures.

Historiquement parlant, l'éclosion de la Renaissance va donner naissance à d'autres colorations et d'autres possibilités qui ne feront qu'accroître la soif d'extraversion et de voyages. «Bourlinguer» écrira plus tard le poète Blaise Cendrars. La découverte des Amériques, la révolution copernicienne, la mise en œuvre de nouvelles techniques dans l'observation astronomique, font exploser le cadre traditionnel et donnent à croire qu'est devenue possible une dilation sans fin de nos clôtures originelles. Dans certains cas, on pense retrouver ce qui était enfoui dans la mémoire mythologique : ainsi le conquistador Orellana croit apercevoir les antiques Amazones en remontant le cours du fleuve du même nom. Inversement les projections imaginaires vers le futur vont se multiplier : on assiste à un foisonnement de constructions utopiennes, terrestres et extra-terrestres. Sur ce sujet, les travaux de Corin Braga apportent une moisson d'illustrations souvent hautes en couleurs⁷. Aujourd'hui même, avec l'affinage technologique des moyens d'investigations, on observe les environnements de certaines étoiles intra-galactiques, fébrilement en quête de la découverte d'exo-planètes sur lesquelles l'imagination collective nourrit la présence d'autres êtres vivants. Nos semblables? Nos Frères? Fantômes délibérés ou désirs authentiques d'une trans-communication que la technique mettrait enfin à la portée de l'homme contemporain?

Certes il est extraordinaire que l'homme ait mis le pied sur la lune en 1969 et il ne s'agit pas de banaliser un exploit technique et humain absolument inédit dans l'histoire de l'humanité. Et pourtant la finitude de l'homme demeure inchangée en son fond, taraudée par la triple angoisse de la souffrance, de la sexualité et de la mort. À ce sujet, la thèse de Jean Brun demeure très forte, quand bien même il ne manquera pas de bons apôtres pour lui reprocher son pessimisme kierkegaardien et son scepticisme total sur le plan politique. Du

⁷ Corin Braga a publié sur cette question de nombreux articles dans la revue internationale *Echinox*, Cluj-Napoca, Roumanie.

reste, comme il le dit joliment : les hommes attendent vainement de l'histoire qu'elle devienne leur tour de contrôle, et «[...] la politique est devenue une agence de voyages historiques» (BRUN, 1976, p. 6). L'érection du politique comme paradigme du lien social est en son fond une illusion⁸, et les moyens dits de communication semblent de plus en plus servir, non un débat démocratique, mais un théâtre de l'invective.

On accordera qu'il y a sans doute une tendance hyperbolique dans la thèse de Jean Brun. Elle s'adosse d'ailleurs à une position religieuse que je ne partage pas personnellement. Toutefois, du même coup, elle nous convie à relire Pascal, qui nous invitait lui-même à penser notre finitude et à considérer le voyage comme un simple divertissement. La plupart de nos modernes auront certainement du mal à entendre le passage qui suit : «Curiosité n'est que vanité. Le plus souvent on ne veut savoir que pour en parler. Autrement on ne voyagerait pas sur la mer, pour ne jamais rien en dire, et pour le seul plaisir de voir, sans espérance d'en jamais communiquer.» (PASCAL, 1897, p. 152.).

À condition de bien voir que le verbe communiquer, ici, n'a nullement la signification que l'on lui prête aujourd'hui. Il véhicule l'amour-propre et non cet altruisme de convention que la bien-pensance contemporaine prête à tous ces nombreux transhumants qui fréquentent obsessionnellement les aéroports et les bateaux de croisière.

5 Délos ou l'épicentre

Celui qui voyage, soit en fonction d'une passion fondamentale, soit par un incoercible besoin d'errance, soit par un mélange de conformisme et d'instinct grégaire, celui-là risque de toute façon de rester étranger à la thèse de Jean Brun qui vise la condition humaine dans ses assises métaphysiques, et renvoie le voyage dans le règne du divertissement. Toutefois il y a peut-être moyen de redonner au voyage une signification qui nous autoriserait à le tirer du purgatoire dans lequel mes analyses précédentes l'ont quelque peu conduit.

La communication avec l'altérité ne dépend pas, en son fond, des moyens modernes de communication. Ceux-ci ne sont que des adjuvants qui, certes, facilitent et accélèrent la circulation des échanges et des personnes. Mais ils n'en garantissent nullement, ni la qualité, ni l'authenticité. Les lettres de Sénèque à Lucilius, ou celles de Descartes à la princesse Elisabeth, ou celles de Nicolas Poussin à Chantelou, nous donnent à penser et à comprendre

⁸ Actuellement, en avril 2017, la campagne électorale en France est devenue une foire d'empoigne et elle suscite un processus de division sociale rarement atteint.

que l'essentiel de la communication n'est ni dans la rapidité, ni dans la réactivité immédiate, ni dans la multiplication des messages. Toute correspondance épistolaire authentique induit davantage de communication qu'une incursion fugitive dans un archipel à la mode. Les lettres persanes de Montesquieu, fussent-elles évidemment fictives, me donnent davantage à connaître sur une des plus anciennes civilisations de l'Orient qu'un voyage expéditif à Téhéran et Ispahan. Et Lévi-Strauss me rapproche davantage des sociétés sans écriture du bassin de l'Amazone qu'un voyage au Brésil dont la logistique sera de toute façon rendue fort compliquée par la nature du terrain et le gigantisme de sa géographie. Cela n'exclut pas bien sûr qu'une incursion directe et vivante dans la grande forêt puisse communiquer une émotion intense qui s'inscrira comme telle dans les réminiscences futures du voyageur⁹.

Il n'empêche qu'en tout cela le texte écrit demeure un lien fondamental. La lettre envoyée, le fût-elle par les moyens contemporains de l'informatique, demeure une véritable source de communication.

De plus et cela me paraît très important, le voyage revêt un sens tout à fait différent s'il prend d'abord sa source dans l'intimité même du sujet – précisément par le biais d'une acculturation qui n'est pas d'abord de nature voyageuse. Le vrai voyage s'inscrit dans un désir que d'autres désirs intimes ont nourri¹⁰. Il n'est pas de nature grégaire.

Un exemple qui me semble particulièrement suggestif nous apparaît à la lecture d'un carnet de bord rédigé par Martin Heidegger lors d'un voyage dans la mer Egée. Peu voyageur par tempérament, le philosophe a longuement hésité avant d'accepter de faire un périple en Grèce et dans la mer Egée. Cette hésitation longuement mûrie tient devant elle le sentiment qu'un tel périple fait courir au philosophe un risque majeur : celui d'un détournement. La Grèce n'est pas seulement pour Heidegger le berceau de la pensée occidentale et de la philosophie elle-même, elle est la provenance de la métaphysique à la fois comme déploiement et comme oubli de l'être. C'est dire d'une autre manière qu'elle est habitée par les dieux. Lors d'un entretien, Heidegger fait cette déclaration étonnante : «[...] la tâche qui revient à notre pensée aujourd'hui, c'est de penser à ce qui a été pensé de manière grecque, mais de façon encore plus grecque.» (HEIDEGGER, 1976).

C'est dire aussi que le déroulement du voyage, essentiellement sur un navire de tourisme, laisse d'abord le philosophe dans un état d'attentisme prudent. Au cours des

9 Lors d'un colloque universitaire à Recife, en 2006, quelques collègues brésiliennes ont eu l'amabilité d'organiser une excursion dans la *Matta atlantica*. J'avoue certes en garder un souvenir très fort.

10 Dans son ouvrage intitulé *L'imagination géopoïétique*, Jean-Jacques Wunenburger (2016) met bien en lumière la dimension foncièrement imaginaire de la géographie qui ordonne et structure nos voyages.

premières journées, il ressent une insidieuse déception, un mélange d'apathie et parfois d'inquiétude – et ceci en dépit de quelques efflorescences de cette beauté qui frappe au visage le voyageur embarqué dans le labyrinthe des Cyclades. C'est seulement lorsqu'il parvient devant l'île de Délos que le philosophe aura le sentiment intense d'un accomplissement. Une illumination se produit. Délos est le centre, le nombril, l'omphalos de la mer Egée. D'une exigüité remarquable, préservée des présences humaines, l'île est couronnée d'une éminence d'où s'offre à satiété le spectacle de la mer. La lumière, l'éclat des minéraux, les animaux de pierre, les dieux présents dans les senteurs végétales constituent le surgissement d'une présence irréductible, et mieux encore d'un dévoilement ontologique. Heidegger y saisit in situ le sens de ce mot grec qui l'obsède : celui d'aletheia. Dans le langage heideggerien traduit par François Fédier, cela se dit ainsi:

C'est que l'île est elle-même le domaine de l'abri d'où l'étant se déclôt, qui accorde séjour : à la physis, au pur surgissement abrité en soi des montagnes et des îles, du ciel et de la mer, de la végétation et de la faune, au surgissement par lequel chaque étant apparaît chaque fois avec sa figure rigoureusement profilée mais non moins libre et douce. (HEIDEGGER, 1992, p. 55).

Le plus extraordinaire dans cette appréhension de l'île de Délos est que, repartant vers Athènes à bord du navire, le philosophe a le sentiment qu'il a atteint l'épicentre de son voyage et que son périple est désormais terminé. Ce qu'il voit ensuite lui est approximativement indifférent. Ainsi, ce qui fut en jeu à Délos, ce fut un espace où l'essentiel se condense, où l'on perçoit quelque chose de la fréquentation des dieux, où toute la mémoire de la Grèce antique vint se dire en quelques instants inouïs. On voit qu'il ne s'agit pas de communication, au sens habituel et mondain du mot, il ne s'agit pas non plus d'une pérégrination qui pourrait se prolonger mollement et sans but précis, comme le font quelques esprits nomades qui n'ont pas envie de rentrer chez eux.

Approchant d'Athènes, le philosophe est saisi d'une pulsion mélancolique et il s'interroge plus intensément sur ce qui peut donner sens à ce voyage en Grèce : assurément une méditation, sans cesse réitérée, sur la question des origines et celle de la césure aux origines. Il se dit toutefois que recommencer un tel voyage ne serait sans doute pas de mise, et écarte ce qui pourrait pousser le pèlerin à «une fièvre de voyage illimitée» (HEIDEGGER, 1992, p. 59). Cette tentation, dit-il en substance, pécherait par complaisance et par facilité, dans un monde où les voyages nous sont proposés en une sorte de super-marché que nous habillons de nos alibis humanistes. Et il conclut simplement : «Le voyage en Grèce se doit

d'intégrer en son cours ce genre d'interrogation s'il entend être autre qu'un voyage d'agrément et de culture.» (HEIDEGGER, 1992, p. 61).

Ce que nous laisse entendre ici le philosophe, c'est que la culture elle aussi, et la communication a fortiori, peuvent servir d'alibi lorsque il s'agit en fait d'un divertissement insidieusement perpétré.

6 En conclusion : repenser la question du centre

Le voyage en Grèce effectué par Heidegger témoigne exemplairement de ce que peut être, de ce que doit être, la réappropriation d'un centre ontologique : ce par quoi est redonné à un sujet ce qui pour lui constitue l'essentiel. Au-delà de cette réinvestigation à la fois intense et fragile, le voyage est virtuellement terminé. Il n'a pas lieu d'être poursuivi, sous peine de se dissoudre dans la baguenaude, le saut de puce et l'errance.

Se raconter que l'homme a vocation de monde, et que les moyens modernes de communication lui fournissent les vecteurs de cette dilation sans fin, c'est exprimer un point de vue doctrinal qui est tout aussi bien un aventurisme idéologique. Nos contemporains désœuvrés et les agences de voyage se précipitent sur ces impulsions nomadistes qui engendrent une insatisfaction permanente. Nombre de voyageurs cherchent sans le savoir le paradis perdu, c'est-à-dire le lieu où l'angoisse d'exister serait définitivement abolie. Sans doute est-il mécaniquement impossible de « tout voir », mais il est sans doute fort peu de régions sur le globe terrestre qui ne soit de quelque façon déjà connue ou explorée. Par là même on comprend que les voyages interspatiaux préoccupent toujours davantage certains de nos contemporains, fascinés par la guerre des étoiles et autres aventures extra-terrestres. Quelques illuminés se déclarent d'ailleurs volontaires pour participer à une croisière... sur la planète mars.

Certes il existe et il existera toujours des tempéraments authentiquement voyageurs, des sujets un beau matin taraudés par le désir de prendre la route sans autre espèce d'explication. Et certes il peut empiriquement s'avérer qu'un voyage soit effectivement l'occasion de rencontres et de communications nouvelles. Mais le destin fondamental de ce que Heidegger nomme le Da-Sein est celui d'un enracinement en un topos, de l'éloignement duquel il finira toujours par revenir – au sens où l'on revient d'un emballement, d'une toquade. Ulysse demeure le héros archétypal de la littérature antique, il revient à Ithaque comme le capitaine Haddock a vocation de s'installer définitivement à Moulinsart dans Les bijoux de la Castafiore.

Ici on peut remarquer que la dispersion et la démesure sont aussi à l'œuvre dans le déploiement des mégalopodes, qui produisent des pathologies multiples et des apparences symbiotiques. À cette dérive – peut-être hélas irréversible - il faudrait opposer la nécessité philosophique d'habiter en un lieu et de travailler à le rendre habitable. Le philosophe roumain Lucian Blaga a écrit des pages passionnantes et sensibles sur le village roumain qui constitue un point d'ancrage ontologique fondamental. Il est ce par quoi se constitue un cosmos élémentaire, ce par quoi se tisse une relation entre la terre, le ciel, les animaux, les plantes, et les dieux. Blaga dit en substance qu'il ne faut pas s'arrêter à une vision excessivement folklorisante, mais qu'il faut repenser le village comme support de l'inconscient. Car l'inconscient est le rapport à l'origine et il est, comme tel, tissé dans un processus biologique. Au fond du jardin il y a toujours un arbre, un buisson ou une cache qui instaurent définitivement des repères et des réminiscences. En ce lieu, l'angoisse n'est sans doute pas abolie : mais elle est mise sous perfusion. Blaga écrit encore : « Le village est situé au centre du monde et il se prolonge dans le mythe [...] Vivre en ville revient à mener une vie incomplète dans des limites et selon des règles que la civilisation impose à chaque instant.» (BLAGA, 1937¹¹ apud BÛSE, 2006, p. 68).

Les modernistes de tout poil stigmatiseront cette conception réductrice. On leur rappellera tout simplement cet aphorisme stupéfiant de Gaston Bachelard : «Nous sommes vraiment de très vieilles plantes.» (BACHELARD, 1970, p. 82).

Referências

BACHELARD, Gaston. **Le droit de rêver**. Paris: PUF, 1970.

BÛSE, Ionel. **Introduction à la pensée roumaine**. Lyon: Edition Université, 2006.

BRUN, Jean. **Les vagabonds de l'Occident**. Paris: Desclée, 1976.

HEIDEGGER, Martin. **Acheminement vers la parole**. Paris: Gallimard, 1976.

HEIDEGGER, Martin. **Séjours**. [S.l.]: Editions du Rocher, 1992.

LÉVI-STRAUSS, Claude. **Tristes tropiques**. Paris : Plon, 1955.

¹¹ BLAGA, Lucien. L'éloge du village roumain. Discours de réception à l'Académie Roumaine, Bucarest, le 5 juin 1937.

MONOD, Theodore; GOUVENAIN, Marc de. **Majâbat Al-Koubrâ**. Actes Sud: Arles, 1996.

MONTAIGNE, Michel de. **Oeuvres complètes**. Gallimard: Bibliothèque de la Pléiade, 1962.

NOYOUX, Vincent. **Touriste professionnel: L'anti-guide de voyage**. [S.l.]: Sock, 2011.

PASCAL, Blaise. **Pensées**. Paris: León Brunschvicg, 1897.

ROMILLY, Jacqueline de. Introduction. In: HÉRODOTE; THUCYDIDE. **Oeuvres complètes**. Paris: Gallimard, 1964.

WUNENBURGER, Jean Jacques. **L'imagination géopoïétique**. [S.l.]: Editions Mimesis, 2016.

The travel or the communication illusions

Abstract

In France, and even beyond it, to travel has become lately a subject of such interest that it can't be considered just a trending phenomenon, but a fundamental contemporary behavior. The reasons announced by the uncountable occasional nomads are registered by communication: reaching the Other, they say, is an answer to a great concern on culture and humanization. However, can or should this comforting turn satisfy us? In a notorious diatribe, the anthropologist Claude Lévi-Strauss has criticized this great obsession with transhumance. The philosopher Jean Brun, in his turn, has developed a particularly reductive interpretation on the vagabonds of the Occident, tormented by the finitude of their own way of being-in-the-world. Of course there were and there are travellers really opened, desiring the unknown and the risks inherent to it. And it's also possible, as Heidegger's travel journals seems to suggest, that the authentic travel is the one which, even in an ephemeral way, let us face not the eternal wander, but ontological recentering.

Keywords

Travel. Exploring. Tourism. Mimetism. Rooting.

Recebido em 02/05/2017

Aceito em 26/05/2017

A viagem, ou as ilusões da comunicação

Resumo

Na França, e para além dela, viajar se tornou atualmente objeto de tamanho interesse que a viagem já não se trata mais de um fenômeno da moda, mas constitui um dos elementos fundamentais do comportamento contemporâneo. As razões levantadas pelos incontáveis nômades ocasionais pertencem ao registro da comunicação: ir ao encontro do Outro, dizem eles, responde a uma grande preocupação com a cultura e a humanização. Esta visão reconfortante pode e deve nos satisfazer? Em uma célebre diatribe, o antropólogo Claude Lévi-Strauss criticou esta grande obsessão com a transumância. O filósofo Jean Brun, por sua vez, desenvolveu uma interpretação particularmente redutora sobre os vagabundos do Ocidente, atormentados pela finitude fundamental de seu estar-no-mundo. Certamente, existiram e existem viajantes verdadeiramente abertos ao desejo do desconhecido e expostos aos riscos concomitantes a ele. E é possível, como sugere o diário de viagem de Heidegger, que a viagem autêntica seja aquela que, mesmo de maneira fugaz, nos coloca de frente não a uma perambulação infinita, mas a um recentramento ontológico.

Palavras-chave

Viagem. Exploração. Turismo. Mimetismo. Enraizamento.